

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

Les dernières paroles d'un sage

Avant d'être un chef-d'œuvre de philosophie, le *Phédon* est d'abord le récit d'une histoire, qui commence à Philonte, une petite cité située dans le Péloponnèse, lorsqu'un philosophe pythagoricien dénommé Échécrate demande à un autre philosophe nommé Phédon de lui expliquer de quelle façon s'est passée la dernière journée de l'illustre Socrate qui a été condamné à mort par le tribunal d'Athènes. L'essentiel de l'ouvrage consiste donc dans la retranscription, plus ou moins fidèle, de la dernière conversation que Socrate a tenue à quelques-uns de ses disciples, alors qu'il s'apprêtait à être exécuté le soir même. La scène se situe en 399 avant Jésus-Christ et se déroule – quel étrange lieu pour délivrer un enseignement philosophique ! – dans la prison où le philosophe est détenu depuis environ un mois.

De quoi parle le *Phédon* ?

Si l'on tient compte du fait que le *Phédon* se déroule juste avant la mort annoncée de Socrate et, surtout, si l'on est attentif à la teneur des paroles échangées entre les différents interlocuteurs, il semble que le sujet principal du *Phédon* soit la mort elle-même, sa nature exacte et l'angoisse dans laquelle elle plonge la plupart des hommes. Ce serait toutefois faire peu de cas du sous-titre¹ de l'œuvre qui n'est pas « De la mort » mais bien « De l'âme », car c'est elle qui constitue le véritable sujet de l'œuvre. En réalité, la mort comme telle n'intéresse pas tant Socrate que l'âme elle-même, dans la mesure où c'est elle qui est en notre pouvoir, c'est d'elle dont nous devons nous préoccuper

1. Même s'il n'est probablement pas de Platon, force est de reconnaître que ce sous-titre fait sens.

dès cette vie-ci puisque c'est la qualité du soin que nous lui portons qui décide de notre devenir après la mort. Socrate considère en effet que ce qui résulte de la mort et la signification que nous lui donnons ne sont que les strictes conséquences de notre comportement, c'est-à-dire de notre « manière de vivre » quand notre âme est encore unie à notre corps. Le *Phédon* en apporte la preuve par l'exemple même de la figure du sage Socrate : celui qui vit de manière rationnelle n'aura pas peur de mourir et peut espérer après la mort mener une vie meilleure, tandis que celui que gouverne l'imagination en éprouvera d'autant plus de crainte que son éventuelle vie *post mortem* ne pourrait qu'être pire que celle qu'il connaît déjà. Tout l'enjeu de la mort ne se joue donc pas dans l'avenir mais, dès maintenant, dans le soin que nous prenons de nous-mêmes et de ce qui nous est essentiel, à savoir notre âme.

Qui est Phédon ?

Il peut paraître surprenant que Phédon, qui n'est que l'un des protagonistes secondaires du *Phédon*, soit celui qui a donné son nom à l'ouvrage. Et ce n'est pourtant certainement pas un hasard si c'est lui qui a été choisi par Platon plutôt que l'un des autres interlocuteurs de Socrate qui jouent un rôle plus important dans la discussion, et notamment Cébès ou Simmias : l'explication se trouve sans doute dans l'histoire particulièrement significative du personnage éponyme. Phédon, en effet, était un homme (ayant réellement existé) issu d'une famille très noble originaire de la ville d'Élis et qui, à la suite d'une guerre, a été fait prisonnier, s'est retrouvé vendu comme esclave et contraint de se prostituer à Athènes ; là, toutefois, il a pu, parallèlement à ses activités serviles, goûter à la philosophie en suivant les enseignements de Socrate qui, au nom de l'estime qu'il portait au jeune homme, est ensuite intervenu auprès de ses amis pour le faire libérer. Après la mort de son maître, l'esclave affranchi fonda une école de philosophie dans sa ville d'Élis.

Tout se passe par conséquent comme si, symboliquement, la leçon générale de l'ouvrage *Phédon* s'illustre par la vie de l'individu Phédon dont l'âme, originellement promise aux plus hautes aspirations, a dû surmonter les viles péripéties auxquelles était exposé son corps pour parvenir à rejoindre sa destination véritable, à savoir l'amour pour la sagesse et la philosophie, passant ainsi de l'esclavage à la liberté.

Pourquoi Socrate a-t-il été condamné à mort ?

Un mois environ avant la scène racontée dans le *Phédon*, une plainte a été déposée contre Socrate par trois individus : Méléto, Anytos et Lycon, qui l'accusaient de ne pas croire aux dieux de la cité, de vouloir leur substituer de nouvelles divinités et, en outre, de corrompre les jeunes qui suivaient son enseignement. Mais dans l'*Apologie de Socrate*, qui raconte le déroulement du procès et en particulier la plaidoirie de Socrate, Platon explique aussi que ces accusations superficielles parviennent difficilement à dissimuler les véritables motifs qui ont conduit à cette plainte : depuis des années, Socrate s'est rendu agaçant voire antipathique aux yeux d'un certain nombre de ses contemporains, à force de les questionner, de leur demander des comptes sur la manière dont ils s'occupaient de leur âme et de leur montrer qu'ils étaient bien plus ignorants qu'ils croyaient l'être. Ainsi, comme une mauvaise conscience qui vient sans cesse nous rappeler ce que nous aimerions mieux ne pas savoir, Socrate dérange et exaspère : sans doute s'est-il fait davantage d'ennemis que d'amis dans la cité d'Athènes, à tel point que nombreux sont ceux qui seraient contents de le voir quitter la ville. Du reste, le philosophe aurait probablement été condamné à un simple exil et non à la mort si, au moment du procès, il avait reconnu ses « torts » et s'il avait fait amende honorable en jouant profil bas ; loin de là cependant, non seulement Socrate n'a pas plaidé coupable, mais il a même prétendu être une véritable bénédiction pour ses concitoyens au point, selon lui, de ne mériter aucune peine et d'être au contraire traité avec les plus grands honneurs. C'était trop d'impudence aux

yeux des juges qui, excédés, ont finalement décidé de le condamner à la mort ; mais à ce moment-là, déjà, Socrate montrait qu'il n'avait aucune crainte de la mort et qu'il préférait dire ce qu'il estimait être juste plutôt que de se compromettre de quelque façon que ce soit. Le philosophe a donc délibérément choisi, non de conserver sa vie, mais de préserver les valeurs de liberté, de vérité et de fidélité à soi-même.

Que s'est-il passé entre la fin du procès et l'exécution de la sentence ?

Pendant le mois qui sépare la prononciation de la sentence de mort et son exécution (par absorption de ciguë, c'est-à-dire de poison), Socrate a quotidiennement reçu la visite de ses proches ainsi que celle de ses disciples. L'un d'entre eux, Criton, arguant que le condamné ne pouvait décemment pas abandonner sa femme, ses enfants et ses amis, avait même, après avoir soudoyé les geôliers, échafaudé le plan d'une évasion qui aurait pu mener le philosophe à l'exil. Bien qu'ayant marqué un temps d'hésitation, Socrate refusa la proposition qui lui était faite de se dérober, estimant que cette fuite serait un comportement injuste vis-à-vis du respect qu'il devait à la cité et à ses lois¹.

Aussi le *Phédon*, qui n'est pas sans rappeler une pièce de théâtre dans sa structure comme dans son écriture, a-t-il une dimension tragique, au sens où l'issue est connue et annoncée dès le commencement de l'œuvre, et aussi parce que tout se passe comme si Socrate offrait sa vie pour ne pas déroger à des valeurs qu'il estime supérieures et qui sont notamment la justice, la vérité et la vertu. Il faut faire front face à la mort, car le contraire reviendrait à trahir ces valeurs comme soi-même.

1. Voir notamment dans le *Criton* de Platon le fameux passage dit de la « prosopopée des lois » au cours duquel les lois s'adressent directement à Socrate dans sa prison en lui rappelant qu'il leur est redevable et qu'il serait donc injuste qu'il leur désobéisse.

Platon a-t-il lui-même assisté aux scènes qu'il raconte ?

Le *Phédon* est un discours rapporté dans la mesure où Platon n'a pas assisté lui-même aux conversations dont il fait le récit : il aurait été tellement affecté par la condamnation à mort de celui qui est devenu son maître depuis leur rencontre huit ans plus tôt (Platon était alors âgé de 20 ans) qu'il en serait tombé malade¹. Les spécialistes considèrent que l'ouvrage a probablement été rédigé entre 388 et 383 avant J.-C., soit plus de dix ans après le moment où les événements racontés se sont effectivement déroulés. Nous ne pouvons donc pas être certains que les paroles attribuées aux différents intervenants aient été effectivement prononcées par eux, ou qu'elles aient toutes été prononcées ce dernier jour plutôt que les jours précédents lors des entretiens antérieurs entre Socrate et ses disciples. Mais, au-delà de la question indécidable de l'authenticité des scènes décrites, il se pose, d'une manière plus générale, un problème concernant la part d'intervention propre à Platon quant aux propos et donc aux thèses de Socrate. Comme on le sait en effet, Socrate n'a lui-même rien écrit et tout ce que nous savons de lui nous vient de témoignages directs ou indirects et, parmi eux, surtout des témoignages de Platon. Est-il, dans ces conditions, possible de faire une distinction nette entre le Socrate qui a réellement existé d'une part, et celui que nous présente Platon d'autre part, alors que l'admirable écrivain qu'est celui-ci a pu prêter ses propres idées à celui-là ? Socrate se serait-il reconnu dans le portrait qui est fait de lui ? Nous ne pouvons pas l'assurer mais comme il est également délicat de se risquer à prétendre le contraire, nous attribuerons ici indifféremment à l'un ou à l'autre les idées et les thèses développées dans le *Phédon*.

1. *Phédon*, 59b

**Le discours que tient Socrate
ne s'adresse-t-il qu'aux seuls philosophes ?**

Contrairement à ce qu'il a fait pendant le reste de son existence, où il s'adressait volontiers à tous ses concitoyens sans introduire de distinction entre eux, il est vrai qu'au moment où sa mort approche le philosophe ne s'adresse plus qu'à ses amis philosophes en qui il a confiance. Ce repli sur soi vient-il du fait qu'eux seuls, par leur « choix de vie », sont (éventuellement) capables de le comprendre et de partager son espérance tandis que les autres n'éprouvent que du mépris pour lui ? Ce sont avant tout les circonstances qui font que seuls ses proches viennent lui rendre visite dans sa cellule de prison. Quoi qu'il en soit, le fait que Platon ait publié les ultimes paroles de Socrate rend caduque la distinction entre les philosophes « de métier » et les autres : le *Phédon* concerne tout le monde et les questions qu'il aborde sont éternelles comme l'est l'âme.

PROBLÉMATIQUE PHILOSOPHIQUE

Le *Phédon* ne fonctionne pas, comme c'est le cas d'un certain nombre de dialogues platoniciens, sur le modèle d'un échange de questions et de réponses permettant la mise en évidence de la fausseté d'une doctrine qui, à la fin de l'échange, finit ruinée par les objections et les contradictions relevées par Socrate. Il ne s'agit pas ici de dénoncer l'imposture d'un faux savoir qui prétend connaître alors qu'en réalité il ignore tout mais plutôt, positivement cette fois-ci, d'une tentative pour élaborer une hypothèse crédible sur la destinée de l'âme après la mort, autrement dit de construire un raisonnement capable de convaincre les incrédules au sujet de sa survie.

De la même manière, la discussion ne voit pas s'affronter Socrate et un sophiste imbu de lui-même, mais se déroule entre fidèles amis philosophes qui partagent, ou sont censés partager, des valeurs communes comme l'amour de la vérité. Le *Phédon* n'est pas pour autant une œuvre de complaisance pour Socrate car, bien au contraire, les objections soulevées par ces esprits exercés que sont Cébès et Simmias s'avèrent particulièrement pertinentes et, à ce titre, elles se révèlent souvent d'autant plus redoutables pour le maître qui peine à y répondre. Si bienveillants qu'ils soient, ses amis ne peuvent pas s'empêcher de montrer qu'ils ont de sérieux doutes concernant l'espoir qui anime le condamné à mort et, aussi incrédules qu'insatisfaits, ils ne manquent pas d'émettre de sérieuses réserves sur ses prétendues démonstrations. Socrate finit-il néanmoins par emporter réellement leur adhésion ? Rien n'est moins sûr puisqu'au moment ultime de l'absorption de la ciguë, et alors qu'il s'est longuement efforcé de les convaincre que la mort peut être un bien, ils continuent à se montrer tous très éplorés.

Ne faudrait-il pas être fou pour ne pas craindre la mort ?

La perspective de la mort, et surtout celle de sa propre mort, fait habituellement peur. Par contraste, la sérénité qu'affiche Socrate alors que la sienne est aussi imminente que certaine ne manque pas de susciter une certaine admiration, aussi bien à son époque qu'aujourd'hui. L'étonnement qu'une telle attitude fait naître est d'ailleurs le ressort premier du *Phédon* : comment Socrate peut-il afficher un si grand calme dans une telle épreuve ? Comment parvient-il à se montrer si détaché vis-à-vis de son propre sort ?

Socrate est âgé, expliquera-t-on, et s'est depuis longtemps résolu à mourir. Il est vrai qu'il a alors soixante-dix ans. Mais l'âge ne fait pas grand-chose en la matière et l'on peut avoir peur de la mort à tout âge, et peut-être davantage quand on la sent imminente par rapport au moment où elle semble ne pas nous concerner de près. La véritable raison de la sérénité de Socrate est plutôt à trouver dans ses conceptions philosophiques mêmes (avec lesquelles son comportement s'accorde). Est-ce que, comme l'estime Épicure dans sa *Lettre à Ménécée*, Socrate se convainc qu'il ne faut pas craindre la mort parce qu'elle dissout entièrement la conscience, de telle sorte que cette crainte est en réalité sans objet ? Certes pas, puisqu'il s'attend au contraire à *vivre* sa mort et par-delà sa mort. Socrate se serait-il fait une raison, c'est-à-dire accepterait-il une mort qu'il saurait désormais inéluctable ? Ce serait faire peu de cas des espoirs placés dans cette échéance à venir par Socrate qui, loin de se résigner à une issue désespérée mais nécessaire, espère de la mort un bien qu'il n'a pas trouvé ici-bas. En effet, la véritable raison de la quiétude socratique est ailleurs : elle vient de ce qu'il pense que la mort correspond à une expérience mais qu'elle n'est pas nécessairement un mal, et qu'elle peut être au contraire un bien pour son âme, donc pour lui-même.